

riques, plutôt que partout ailleurs? C'est à toutes ces différentes questions que l'Orateur a répondu dans la seconde partie de son discours : Essayons de le suivre.

Deux peuples puissants, constamment jaloux de leur grandeur, et remarquables par leurs rivalités mutuelles, se rencontrèrent sur ce Continent, dans le dessein d'y établir des colonies ; mais chacun dans un but bien différent. L'un, obéissant toujours à son esprit d'entreprise et de commerce, voulut s'enrichir par l'échange des pelleteries ; l'autre, fidèle à ce besoin de dévouement, de charité et de zèle qui l'a toujours distingué, se proposa de répandre, sur ces plages encore barbares, les bienfaits de la civilisation par le Catholicisme. Ainsi, quand le premier de ces peuples songea à venir satisfaire dans ces contrées sa soif de l'or ; l'autre voulut seconder les desseins de Dieu qui inspirait à ses Rois la pensée de se choisir un certain nombre de leurs meilleurs sujets, pour venir dans ce pays y répandre les lumières de l'Évangile, y faire régner la justice et la vérité. Ce fut là, MM., l'œuvre de nos Pères. Ils ont été un peuple choisi, un peuple d'apôtres, et ils ont poussé le zèle apostolique jusqu'à l'héroïsme et au martyr, comme les glorieuses annales de notre histoire en font foi.

Notre premier fondateur, l'immortel Jacques Cartier, en affrontant les dangers des mers, en marchant avec intrépidité à la découverte de nouvelles plages, nous apprend dans ses lettres qu'il avait pour but de communiquer sa foi aux barbares. Voyant le soleil donner sa chaleur et sa lumière au monde entier, il pensait qu'il en devait être ainsi du Catholicisme, et que celui-ci était appelé à vivifier toutes les nations. Vous le savez, ce fut aussi pour ce même motif de zèle qu'une Colonie toute catholique vint s'établir dans cette île de Montréal, aujourd'hui si florissante. Ses fondateurs nous l'expriment clairement dans ces paroles qui vous sont connues et que nous devons toujours aimer à entendre, parce qu'elles nous rappellent notre glorieuse mission :

« Il ne faut pas, disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté de Dieu, de la profondeur de ses voies et des intentions secrètes et admirables de sa bonté... Nous nous proposons de faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où Jésus-Christ n'a point été nommé et qui auparavant était le repaire des démons. »

Mais, pour remplir ce généreux dessein, qui nous dira tous les obstacles que nos Pères ont eu à surmonter, tous les dangers qu'ils ont courus ? Les barbares leur ont presque toujours fait la guerre, et ont récompensé leur dévouement et leur charité par des actes de cruauté inouïs.—Souvent, oubliés de la mère-patrie, ils eurent mille difficultés à tirer une pénible existence d'un pays encore inculte et sauvage. Ce-

pendant tant d'obstacles ne les ont pas empêché de prospérer. Toujours fidèles à Dieu, ils ont grandi sous la protection de sa main puissante et nous ont légué le plus beau des héritages, la réputation d'un peuple remarquable par sa foi, par sa probité et par l'aménité de ses mœurs patriarcales. Pouvions-nous désirer un plus beau don ? Car, enfin, ce n'est pas le nombre qui donne la véritable célébrité à un peuple. S'il en était ainsi, l'Empire Chinois, avec ses trois cent millions d'habitants, auraient incontestablement la priorité.

C'est encore moins la force brutale. Au jugement de tout homme de cœur, la vertu, le zèle des grandes choses, voilà ce qui peut rendre un peuple célèbre, et tel a été l'héritage que nous ont légué nos pères. A nous maintenant, de le perpétuer ; à nous, de poursuivre une carrière si noblement commencée ; à nous, de remplir la sublime mission qui, dès l'origine, leur a été confiée ; celle de faire briller sur ce Continent toute la bonté, toute la grandeur, toute la sainteté du catholicisme. Pleins de confiance en la divine Providence, ils n'ont pas reculé devant un si glorieux mandat, et le succès a répondu à leurs généreux efforts. Suivons leurs traces et nous ne manquerons pas de réussir. Comme eux soyons fermes dans la foi, imitons leur zèle pour notre Religion sainte et Dieu bénira nos travaux. Secondant ses desseins, il combattra pour nous, s'il le faut, comme autrefois il a combattu pour Israël ; et avec son secours, si nous sommes fidèles, nous aurons toujours le bonheur de voir l'étranger, visitant les rives enchantées du St. Laurent, y admirer un peuple conservant dans toute sa sainteté la foi des Clovis, des Charlemagne et des St. Louis, et parlant avec pureté cette belle langue des Fénelon et des Bossuet que l'Europe savante se fait un honneur de parler. Mais si jamais nous avions le malheur de tourner le dos à nos ayeux pour adopter d'autres croyances, c'en serait fait de notre nationalité. Ne remplissant plus les desseins que Dieu avait sur nous, nous n'aurions plus de raison d'exister comme peuple ; et qui nous dira les vengeances auxquelles Dieu pourrait alors nous soumettre ? Ah ! ne l'oublions pas ; pour les nations, il n'y a pas, après cette vie, comme pour les individus, un ciel et un enfer. C'est ici-bas, que se trouve pour les peuples, la punition comme la récompense. Le peuple juif qui a vu périr en un seul siège *onze cent mille* de ses malheureux enfants, en est un exemple bien terrible. Depuis lors, ce peuple déicide est sans patrie ; il est vagabond dans les quatre parties du monde, et porte partout sa honte et son déshonneur. Pour nous, j'ignore quel serait notre châtement si nous étions infidèles à notre vocation ; cependant j'en trouve un assez grand dans la perte de notre nationalité, et celui-là je le crois certain. Car sans notre religion que nous sommes appelés à faire briller et aimer en ce pays, nous n'aurions plus ce lien puissant qui, toujours, nous réunit sous le même étendard et nous porte tous